Au Luxembourg, une pétition réclamant l'apprentissage obligatoire du luxembourgeois pour les personnes vivant ou travaillant dans le pays a relancé une question qui dépasse largement nos frontières : comment défendre une langue sans en faire un instrument d'exclusion ?

Car une langue peut être un refuge pour ceux qui la parlent, une promesse pour ceux qui l'apprennent — ou une frontière pour ceux à qui l'on refuse le droit d'entrer.

Ce poème ne conteste pas la nécessité de transmettre une langue. Il interroge la manière de le faire.

Mot de passe

La langue qui ouvre — la langue qui ferme

Analyse de lecture suivie



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[Couplet 1]
Un vieil homme, le soir, cherche un mot dans sa tête,
dans la chambre d’hôpital où la nuit s’arrête.
Il voudrait dire « j’ai mal », « j’ai froid », « restez près de moi » ;
mais les mots qu’il entend ne sont plus ceux d’autrefois.

Une langue, parfois, c’est une main qu’on lui tend,
quelqu’un qui nomme sa douleur, quelqu’un qui le comprend.
On peut perdre ses mots sans perdre le besoin d’être entendu.

[Refrain]
Dis-moi, comment veux-tu que j’entre,
si tu gardes pour toi la clé ?
Quand ta langue devient mot de passe,
ta porte est déjà refermée.

[Couplet 2]
Mais au guichet, la maison devient poste frontière.
On mesure le souffle, on contrôle la manière.
On demande un niveau, un tampon, une grille,
pour décider enfin de qui est de la famille.

Un formulaire atteste que le cœur est conforme.
« Bonjour » passe au scanner ; « merci » respecte la norme.
On peut apprendre les règles sans apprendre à se parler :
la peur sait faire réciter, mais rarement dialoguer.

[Refrain]
Dis-moi, comment veux-tu que j'entre,
si tu gardes pour toi la clé ?
Quand ta langue devient mot de passe,
ta porte est déjà refermée.

[Pont]
Et moi, qui veux ma langue vivante,
ai-je ouvert la porte ou tenu le guichet ?
Ai-je offert du temps pour l'apprendre,
ou seulement le devoir de la parler ?

Quand je dis « chez moi »,
est-ce une invitation, ou un interrogatoire ?

[Couplet 3]
Donne à celle qui veille le vieil homme du temps pour apprendre,
des heures payées, des lieux où l'on ose se méprendre.
Un soir, à son chevet, elle dira « vous avez froid ? »
avec son accent. Et cette fois, il comprendra.

Un accent n'est pas une faute, c'est un voyage qui s'entend.
Nos langues ont toutes emprunté des mots à d'autres gens.
Une langue ne grandit pas en faisant taire les autres :
elle s'enrichit des voix qui viennent à la rencontre des nôtres.

[Refrain]
Dis-moi, comment pourrais-tu entrer,
si je garde pour moi la clé ?
Quand ma langue devient mot de passe,
ma porte est déjà refermée.

[Outro]
Ceux qui veulent garder leur langue à l'abri
devraient se méfier de ceux qui la mettent sous clé.
Je voudrais que tu parles ma langue, c'est vrai,
mais pour y dire un jour ce que tu es, en paix.

[Coda]
Fais-moi une place dans tes mots.
Une langue ne meurt pas de s'ouvrir.
Elle risque de mourir
de n'avoir plus personne à qui parler**.**

octobre 2026

Analyse de
« Mot de passe »

La langue qui ouvre — la langue qui ferme

Une langue peut-elle devenir une frontière ?

Une langue est une maison. On y retrouve les voix de son enfance, les mots de ses parents, les expressions qui portent une mémoire collective. Elle permet de se reconnaître, de transmettre, d'appartenir.

Mais une maison possède aussi une porte. Et celui qui en détient la clé peut décider de l'ouvrir ou de la fermer.

C'est cette ambiguïté qu'explore *Mot de passe*, une dissertation chantée née d'un débat luxembourgeois sur l'apprentissage obligatoire de la langue nationale, mais dont la portée dépasse largement les frontières du Grand-Duché.

Le poème ne conteste ni la valeur d'une langue nationale ni la nécessité de la transmettre. Il interroge le moment où sa défense risque de se transformer en contrôle de l'appartenance.

À partir de quand la langue qui nous rassemble devient-elle celle qui nous sépare ?

Le droit d'être compris

Le poème commence dans une chambre d'hôpital.

Un vieil homme cherche les mots qui lui permettraient d'exprimer sa douleur, sa peur, son besoin de présence. Les mots qu'il entend ne sont plus ceux qui lui sont familiers.

Cette entrée est essentielle. Avant de critiquer les politiques linguistiques contraignantes, le texte reconnaît une souffrance réelle : celle de ne plus pouvoir communiquer dans sa langue, particulièrement lorsque la maladie ou l'âge rendent l'individu vulnérable.

La défense d'une langue n'est donc pas présentée comme une obsession identitaire. Elle répond aussi à un besoin profondément humain.

« On peut perdre ses mots sans perdre le besoin d'être entendu. »

Cette formule contient une distinction fondamentale : la capacité de parler peut diminuer, mais le droit d'être compris demeure.

Le problème linguistique cesse alors d'être abstrait. Il prend le visage d'un homme qui voudrait simplement dire qu'il a froid.

Du refuge au guichet

Le deuxième couplet introduit une rupture.

La maison devient poste frontière. Le vocabulaire de l'accueil cède la place à celui de l'administration : niveau, tampon, grille, formulaire, scanner.

L'ironie surgit lorsque les marques élémentaires de la relation humaine sont soumises à une procédure de contrôle :

« Un formulaire atteste que le cœur est conforme. »

La formule pousse jusqu'à l'absurde la logique bureaucratique : l'appartenance ne se mesure plus à la qualité des relations, mais à la conformité d'un dossier.

Le poème ne soutient pas que l'apprentissage linguistique serait inutile, ni que la maîtrise d'une langue ne pourrait jamais constituer une exigence professionnelle légitime.

Il vise un autre glissement : celui qui consiste à confondre la capacité de communiquer avec le droit d'appartenir.

« La peur sait faire réciter, mais rarement dialoguer. »

On peut imposer une épreuve, vérifier un niveau, contrôler un résultat. Mais peut-on ainsi susciter l'envie de rencontrer l'autre ?

Une langue apprise pour éviter une sanction n'est pas nécessairement une langue que l'on aura plaisir à partager.

Quand celui qui accueille s'interroge

Le pont parlé constitue le tournant moral du poème.

Jusqu'alors, deux positions semblent se faire face : celle de la personne qui souhaite entrer et celle d'un pays qui entend protéger sa langue.

Mais le locuteur masculin cesse soudain de décrire un mécanisme extérieur. Il s'interroge sur sa propre responsabilité :

« Ai-je ouvert la porte ou tenu le guichet ? »

La question déplace le conflit.

Il ne s'agit plus simplement d'opposer les défenseurs de l'ouverture aux partisans de l'obligation. Il s'agit de demander à chacun quelle forme prend, dans les faits, son attachement à sa langue.

Et la dernière interrogation pousse cette réflexion jusqu'à son point le plus sensible :

« Quand je dis “chez moi”, est-ce une invitation, ou un interrogatoire ? »

Les mêmes mots peuvent exprimer l'hospitalité ou la méfiance. Leur signification dépend de l'attitude de celui qui les prononce.

Le poème ne distribue donc pas des certificats de vertu. Il invite à un examen de conscience.

Apprendre plutôt qu'exiger

Le troisième couplet apporte une réponse constructive.

La soignante du début réapparaît. Cette fois, il est question de lui donner du temps, des heures rémunérées, des lieux où apprendre sans craindre de se tromper.

La proposition est concrète : rendre possible ce que l'on souhaite encourager.

Puis vient la scène qui referme le cercle narratif.

Au chevet du vieil homme, la soignante lui demande s'il a froid. Elle parle avec son accent, mais il la comprend.

Ce détail est décisif.

La langue n'a pas été sauvée par sa transformation en frontière. Elle a été rendue vivante par quelqu'un qui a pu l'apprendre et l'utiliser pour prendre soin d'un autre être humain.

« Un accent n'est pas une faute, c'est un voyage qui s'entend. »

L'aphorisme refuse de considérer l'imperfection linguistique comme une infériorité humaine. L'accent devient la trace audible d'un parcours, non la preuve d'un défaut d'intégration.

Le texte rappelle également que les langues se sont toujours nourries d'emprunts et de rencontres.

Une langue ne se protège pas seulement en préservant son héritage. Elle se transmet aussi en donnant à d'autres le désir de le partager.

Deux voix, une responsabilité commune

La construction en duo donne à *Mot de passe* une dimension dramatique particulière.

La voix masculine incarne d'abord l'attachement à la langue, puis la nécessité de s'interroger sur la manière de la défendre.

La voix féminine exprime la position de celle qui voudrait entrer, apprendre et participer.

Les deux premiers refrains féminins formulent une demande :

« Dis-moi, comment veux-tu que j'entre,
si tu gardes pour toi la clé ? »

Mais, dans le dernier refrain, l'homme reprend la question en inversant les pronoms :

« Dis-moi, comment pourrais-tu entrer,
si je garde pour moi la clé ? »

Cette transformation constitue l'un des gestes les plus importants du poème.

Le locuteur reconnaît que l'obstacle n'est pas nécessairement l'incapacité de l'autre à entrer. Il peut aussi être sa propre manière de garder la porte.

La responsabilité change de place.

Et ce déplacement prépare la conclusion, où la parole revient à la femme.

Elle ne réclame ni privilège ni abandon de l'identité culturelle de celui qui l'accueille. Elle demande simplement :

« Fais-moi une place dans tes mots. »

La musique : de la chaleur contre la froideur

L'interprétation musicale de *Mot de passe* fait un choix qui renforce profondément le propos : elle refuse le ton du pamphlet.

L'accompagnement, dominé par la douceur du piano et de la guitare, soutenu par des cordes discrètes, installe une atmosphère intime.

La voix masculine grave adopte fréquemment une diction proche du récit. Elle donne à la scène de l'hôpital une retenue qui évite le pathos. Le vieil homme n'est pas présenté comme un symbole politique, mais comme une personne vulnérable.

Lorsque vient le passage du guichet, la diction se fait plus rythmée, plus insistante. Les mots administratifs acquièrent une dureté particulière, sans que l'accompagnement bascule dans l'agressivité.

C'est précisément cette retenue qui donne sa force au contraste.

Le texte parle de contrôle, de conformité, de frontières. Mais la musique conserve sa chaleur.

Elle oppose ainsi à la froideur du mécanisme administratif une expérience sensible de la proximité humaine.

Les refrains féminins introduisent une ligne mélodique plus ample. Leur douceur n'affaiblit pas la protestation : elle la rend plus pénétrante.

La femme ne crie pas devant une porte fermée. Elle chante son désir d'entrer.

Le pont masculin, proche de la parole, constitue une respiration décisive. L'accompagnement s'efface suffisamment pour laisser entendre les hésitations et les silences. La question *« invitation ou interrogatoire ?* » reçoit ainsi toute sa gravité.

Le troisième couplet confie à la voix féminine l'évocation de l'apprentissage et du rapprochement. La mélodie se déploie davantage, accompagnant le passage de la critique vers une possibilité concrète de rencontre.

Puis vient le dernier refrain, repris par l'homme.

Il ne constitue pas une simple variation vocale. Il transforme musicalement la question initiale en reconnaissance de responsabilité.

L'interprétation fait ainsi entendre ce que le texte construit : le passage de la séparation à la compréhension.

Une conclusion sans triomphe

L'outro masculine abandonne la confrontation pour exprimer un souhait :

« Je voudrais que tu parles ma langue, c'est vrai,
mais pour y dire un jour ce que tu es, en paix. »

L'attachement à la langue demeure intact. Ce qui a changé, c'est la manière d'envisager sa transmission.

La coda féminine, parlée avec une grande douceur, apporte la dernière réflexion :

« Une langue ne meurt pas de s'ouvrir.
Elle risque de mourir
de n'avoir plus personne à qui parler. »

Cette conclusion n'est pas une théorie complète de la survie des langues. Leur transmission demande aussi des politiques publiques, des moyens, des institutions et un engagement collectif.

Elle affirme cependant une conviction : une langue ne peut rester pleinement vivante si l'on oublie qu'elle est d'abord destinée à la communication entre les êtres humains.

La musique prolonge ensuite ce dernier échange par une conclusion instrumentale et quelques vocalises sans paroles. Après tant de mots consacrés à la nécessité de se comprendre, il reste une présence humaine qui n'a plus besoin de formuler une phrase.

Une porte plutôt qu'une frontière

Mot de passe trouve son origine dans une controverse politique luxembourgeoise, mais refuse de s'y enfermer.

Il ne s'agit pas de choisir entre préserver une langue et accueillir ceux qui ne la parlent pas encore.

Il s'agit de comprendre que ces deux ambitions peuvent se renforcer mutuellement, à condition de ne pas confondre transmission et mise à l'épreuve permanente de l'appartenance.

La musique apporte à cette réflexion une dimension essentielle : elle rend sensible ce que l'argumentation cherche à démontrer.

Les voix ne parlent pas toujours depuis le même endroit. Elles ne portent pas immédiatement les mêmes convictions. Pourtant, elles habitent une même chanson.

Là où le texte dénonce les frontières, la musique fait entendre la possibilité de les franchir.

Et peut-être est-ce là la réussite la plus profonde de *Mot de passe* :

Le poème demande qu'on ouvre la porte. La musique, elle, nous fait déjà entendre ce qui se passe quand on l'ouvre.

Phil Sarca
